ESPERANZA

I

Espérance! Espérance! Ange aux puissantes ailes, Tu descendis un jour des sphères éternelles Aux portes de l'Eden! Dieu vensit de parler contre les deux coupables, Il vensit de lancer ses décrets formidables Contre le geure humain!

Et l'homme avait compris la grandeur de son crime Et des maux effrayants dont il voyait l'al ime A travers l'avenir; Lorsque tu lui montras, au fond du ciel immense, Jehovah retirant la main de la vengeance Que le Verbe, son Fils, pouvait s' ul retenir;

Tu lui montras le Christ et l'Arbre du Calvaire 1 u un montras le Christ et l'Arbre du Calvaire Dont les ombres un jour devaient couvrir la terre Et le sommet sacré se cacher dans le ciel. Cet Arbre de salut, aux profondes racines. Dont la sève sanglante et les bravehes divines Devaient aller se perdre aux pieds de l'Éternel!

L'homme vit son exil avec plus de courage, Et la terre, pour lui, ne fut plus une plage Où la voix des humains ne trouve aucun écho! Et quand le souvenir de la pomme fatale Se léftétait-parfois sur son visage pâle, Tu lui soufflais alors la promesse d'en-haut!

Quand il vir, dans le ciel, menacer la tempête, Qu'il entendit la foudre éclater sur sa tête Pour la première fois. Il écouta gronder cette grande nature ' Qu'on déponiblait soudain de sa riche parure, Et se souvint alors d'une plus forte voix.

Mais cette voix, jadis, sortant des grandes nues, Remplissant l'univers de craintes inconnues, N'apporte en ce moment nitrouble, ni terreur! Elle vient comme un baune en son âme brisée, Et répand sur ses jours la divine rosée Qui porte la vigueur.

Avec amour Adam se tourna vers la terre: Le sol fut moins ingrat, sa tâche moins amère, Et la ronce moins âpre en passant sous sa main; Son ciel fut plus serein, les vents furent moins rudes, L'Espair avait changé les vastes solitudes En un immense Eden!

III

Douce fille du ciel! le monde est ton empire : Celui qui t'envoya n'a pas voulu prescrire De borne à ton essor! Il te donna la terre en unique domaine. Et te dit de réguer partout où l'âme humaine Peut te sourire encor.

Que ce soit sous le pôle aux éternelles glaces. Où les hommes à peine ont laissé quelques traces Sur les neiges du nord; Que ce soit sous les feux d'un tropique torride, Où la neige erre encore en son désert aride, Tu voles à son sort!

ce soit au milieu de l'océan immense, Que ce sont au minent de la vague s'élance Et menace le ciel de son front écumant, Lorsque luttent les flots dans d'horribles mêlées, Et qu'ils creusent l'abime en profondes vallées Pour n'offrir au regard qu'un noir gouffre béant;

Que ce soit au milieu de ces champs de carnage, Où les peupies entr'eux s'égorgent avec rage Pour l'orgueil d'un tyran. Lorsque pour sontenir des restes de vieux trônes, On pour se disputer des lambeaux de couronnes, Les monarques sont tout, les hommes sont néants;

Que ce soit au chevet où la Mort immobile Regarde sa victime, et. d'une main tranquille, Entr'ouyre lentement les portes du tomboau : Qu'importe le climat! qu'importe la distance ! Partout tu suis nos pas, ò céleste Espérance ! Comme un divin flambeau !

IV

Te souvient-il du jour où le vieillard de Gênes S'embarquait à Palos, avec ses voiles pleines De ton souffle puissant ? Quand l'immortel Colomb, en son âme profonde, Voyait dans le lointain surgir un nouveau monde Du côté du couchant ?

Lorsque, le soir, debout sur son humble dunette, L'espace dérobait sa sublime conquête A son œil de marin, Que son regard de feu se plongeait dans le vague, Et que son vieux vaisseau bondissait sur la vague Sous son habile main ?

Quand les jours et les mois ne montraient nul rivage, Que, rempli de frayeur, son timide équipage L'interrogeait toujours? Et quand, de désespoir, on murmure, on le presse? Tu lui soufflas alors la sublime promesse Des terribles trois jours!....

Et lorsqu'il eût tracé sur la rive nouvelle Les armes de l'Espagne et le nom d'Isabelle, Qu'un monde tout entier venait d'enorqueillir ; Quand le pauvre vieillard fut victime des haines, Quand, au lieu de lauriers, on le chargea de chaînes, Toi seule encore, ici, vint l'aider à mourir!

Te souvient-il aussi de l'intrépide course Que Franklin dirigea sous les bises de l'Ourse Au nom de l'Albion ? Quand il voulut tenter sa conquête polaire, Qu'il voulut déployer le drapeau d'Angleterre Aux vents de l'Aquilon !

Ah! oui, tu t'en souviens! Car, malgré l'infortune Que rencontra plus tard ce beau fils de Neptune, Tu le suivis toujours! E Quand des vagues du nord les masses entassées Fondirent sur sa barque en montagnes glacées, Tu brillas sur ses nuits et consolas ses jours!

Il a dormi longtemps dans sa tombe ignorée, Il a rempli de deuil sa patrie éplorée, Et nul ne sait encore où blanchissent ses os : seule a pu fermer sa trop froide paupière Toi seule a pu cueillir sa parole dernière, Au bruit des grandes eaux!

Tu te souviens encor des rayons du tropique, Des fatigues sans fin dans les sables d'Afrique Et de ses vents mortels balayant les déserts, Quand tu guidas les pas du fameux Livingstone, Qui brava les dangers de ce ciel monotone Pour laisser à sa mort un livre à l'univers.

Tantôt frayant sa route au milieu d'idolatres,
Tantôt la poursuivant dans les algues verdâtres,
Sur les ondes du Nil;
Aujourd'hui du vieux fleuve il veut trouver les sources
Mais demain le dêstin l'arrête dans ses courses,
Et de ses jours si pleius il vient traucher le fil!

Partout tu le soutins dans sa pénible lutte ; Tu fus à ses côtés jusque dans l'humble hutte! Qui fut le dernier toit du brave voyageur ; Méme là, tu reluis sur son reste de vie ; Car, tournant ses regards vers sa chère patrie, Il vit partir son àme avec moins de douleur!

Rappelle-toi surtout, ò divine Espérance!
Quand tu suivis le vol des Aigles de la France.
Avec Napoléon;
Quand l'Europe trembla sous son regard de flamme.
Et qu'il passait partout ton ivresse dans l'âme
Et la victoire au front!

Et lorsqu'il eût laissé la France sans rivale. Et qu'il t'eût fait monter sur sa blanche cavale Pour aller conquérir les plaines du Midi! Il courba les sommest des Alpes étonnées Et força leurs échos à chanter les journées Des armes de Lodi!

Le voilà tout à coup aux pieds des Pyramides ; Il repousse aussitôt les phalanges timides Des fils de Mahomet ;

Il repasse les mers, revient en Lombardie : Marengo fut le prix de sa marche hardie ; Le Sud à son épée à l'instant se soumet!

Austerlitz vient ensuite, et sa double victoire Pait retentir son nom au temple de la gloire Plus au loin qu'aucun nom ne fut porté jamais! Les princes à sa voix abandonnent leurs trônes. Les vieux rois à ses pieds déposent leurs couronnes, Et demandent la paix!

Iéna lui soumet la puissance prussienne, Et Wagram déployant son étendard sur Vienne Aux portes de Schaenbrunn lui fraye le chemin ! Mais ici la Fortune, è perfide maîtresse! Méconnaît son enfant, le trabit et le laisse Echapper de sa main!....

Toi seule maintenant, sa fidèle compagne, Vas tenter avec lui la fatale campagne Que devront éclairer les flammes de Moscou! Et ceux qu'épargneront les neiges de Russie Viendront sons son étoile, à jamais obscurcie, Tomber à Waterloo.

Lorsque sur son rocher, seul, au milieu des ondes, Il révait au néant des trônes et des mondes Que l'on gagne ioi-bas; Quand le doigt de la Mort marqua son grand front blême, Toi seule encore, alors, à son instant suprême, Ne l'abandonna pas!

Ineffable Espérance, héritage de l'homme! Tun trône ext ici-bas, et partout on te nomme:
Ton trône ext ici-bas, et partout on te nomme
Avec des mots sacrés!
Tu dissipes nos maux de ton divin sourire,
Tu berces l'univers dans le puissant délire
De tes rêves dorés!

Auprès de sor. berceau voyez la jeune mère, Qui contemple en silence une fleur éphémère Qu'un souffle peut flétrir. Et pourtant cette fleur, qui ne vient que d'éclore, Fait palpiter son sein d'un amour qui dévore Et plonge sa pensée en le vaste avenir.

Rèveuse chaque voir, voyez la jeune fille. Voyez sur son front pur l'Espérance qui brille Et fait battre son cœur de ses plus doux élans. Cette vierge ici-bas, sans toi, que serait-elle! Et qui ferait monter dans sa grande prunelle Son âme de seize aus!

Quand le vieillard, courbé sous le poids des années, Voit ses jours fuir ainsi que des feuilles fannées, Que dispersent les vents; Lorsque sur son bâten il hésite et chancelle,! Tu viens l'encourager et, du bout de ton alle, Tu supportes encor ses pas tristes et lents!

Dans l'infàme prison, où l'on jette le crime, Sans cesse tu descends et. de ta voix sublime, Tu dissipes un peu les terreurs du cachot; Et lorsque l'assassin que marque la justice, Abandouné de tous, marche vers son supplice, Tu montes avec lui sur l'horrible échafaud!

Si jamais, oubliant tes redoutables bornes, Dieu te laissait briller sur les rivages mornes

Où règne Lucifer, Si tu pouvais descendre au milieu de ces âmes, Et pour un seul instant te mêler à leurs flammes. Le réprouvé lui-même oublierait son enfer !...

Espérance! Espérance! Ange aux puissantes ailes! Tu descendis un jour des sphères éternelles
Aux portes de l'Eden,
Et lorsque, ballotté sur les vagues du monde,
L'homme errait incertain dans une nuit profonde,
Toujours tu le suivis et lui tendis la maiu!...

JAMES DONNELLY.

Montréal, 12 septembre, 1876.

LITTERATURE CANADIENNE

Le Roi des Etudiants

CHAPITRE XVI

LE FRÈRE ET LA SŒUR

Après maintes accolades et une prodigieuse quantité de baisers sonores, le Caboulot s'arrêta enfin pour reprendre haleine.

Il jeta son chapeau sur une chaise et se dirigea vers le guéridon pour y déposer un peu plus soigneusement un cahier de notes qu'il avait à

Ce dernier mouvement lui fit aperçevoir l'ou-vrage de broderie oublié par sa sœur. Il s'en empara, et l'examinant avec une attention co-

mique:

"Ah! ça, ma grande sœur, s'écria-t-il, aurais-tu, par hasard, l'intention de te maier en -Pourquoi cette question? fit Louise, en

s'efforçant de sourire. —Parce que, tonnerre d'une pipe, voici un jupon qui sent le matrimonium à plein nez.

-Oh! le vilain garçon qui fouille dans ouvrages de femmes!

-C'est que, hum!... mademoiselle ma sœur, vous m'avez toujours soutenu que vous ne tra-vailliez pas pour les autres, et qu'à moins de prévisions matrimoniales très.... très-prudentes.

-Cette robe de baptême ne vous est pas destinée.

-Curieux, va! Es-tu bien sûr, au moins, que ce soit une robe de baptême?

-Dame! ça m'en a tout l'air.... Au reste, c'est peut-être une jaquette pour ta poupée, petite sœur.

-Tu sais bien que je ne catine plus.

-Alors, c'est une robe de baptême, puisque ça ne peut être que ceci ou cela. Sors-moi un peu de ce dilemme-là.

-Je n'ai pas fait ma rhétorique, et j'aime mieux rester entre les pattes de ton terrible di-

lemme, que d'en sortir pour me faire quereller.

—Ah! ah! voilà enfin un aveu.... Ainsi, il est établi, irréfutablement établi que Mlle Gaboury s'est faite couturière pour entretenir à l'Université son flandrin de frère....

—Mais, pas du tout : j'ai des moments de loisir, des heures d'ennui... je les utilise, je

-Oui. oui.." va-t-en voir s'ils viennent"... Ce n'est pas à moi que l'on fait avaler de pareilles couleuvres

-Quand je te dis.. -Ne dis rien, ne dis rien: tu t'enferrerais davantage. Je sais à quoi m'en tenir. Mon père et toi, vous suez sang et eau pour amarrer les deux bouts, et c'est moi qui en suis la cause : voilà l'affaire tirée au net.

-Mais, mon cher enfant....

Louise, ma grande sœur, ce n'est pas bien, Je ne veux pas t'en dire plus long aujourd'hui.... Et, tiens—comme je n'ai pas de rancune, moi—je vais te punir immédiatement en t'annonçant une nouvelle qui va probablement te causer une certaine émotion.

-Ah! oni.... ce grand secret que tu tiens

en réserve depuis ce matin ?....

—Précisément. Te doutes-tu un peu de quoi il s'agit ?

—Mais, non.... à mois que tu n'ais eu des nouvelles de.... lui."

Et Louise, toute tremblante, regarda anxieusement son frère.

"J'en ai, ma sœur, répondit gravement le Caboulot.

-Tu as des nouvelles de Gustave?... sais où il est? demanda vivement la jeune fille, qui devint pâle.

Mieux que cela: je l'ai vu.
Ici, à Québec?
A l'Université, où il est étudiant en médecine, comme moi.
—Ah! mon Dieu!"

Et Louise, étourdie par cette nouvelle impré-

vue, se laissa tomber sur un siège.
Depuis six ans que Gustave Lenoir—il portait son vrai nom à cette époque—était allé subir, au pénitencier de Kingston, la condam-nation que lui avait valu son duel avec Lapierre, aucune nouvelle de lui n'était parvenue au Canada.

On s'était répété vaguement que le malheureux jeune homme, après être sorti de prison, avait traversé la frontière et s'était lancé tête baissée dans le formidable tourbillon de la guerre américaine. Mais, à part ce maigre renseignement, on ignorait absolument ce qu'il était devenu. Et le père de Gustave lui-même, questionné à ce sujet, déclarait ne rien savoir sur le compte de son fils.

De sorte que toutes les connaissances du jeune

Lenoir avaient fini par le croire mort, tué sans doute-comme tant de ses compatriotes-dans une de ces épouvantables boucheries de la guerre de sécession

Louise seule, ou à peu près, persistait à espé-rer. Son cœur, revenu tout entier aux chastes

élans du premier amour, se refusait à accepter l'idée d'une séparation éternelle.... Quelque chose lui disait qu'elle reverrait Gustave et que, régénérée par l'expiation, elle pourrait arracher de l'ême andolorie du jeune homme le dard que de l'âme endolorie du jeune homme le dard que sa trahison y avait planté.
Pourtant, jusqu'à ce jour, rien n'était venu

donner raison à cette voix intérieure, et, si te-nace que fût l'espérance de la pauvre fille, elle subissait malgré elle la froide influence de la désillusion.

Et voilà que tout à coup, sans préparation, elle apprenaît que, non-seulement Gustave était vivant, mais encore qu'il était à Québec et que son frère l'avait vu!

On conçoit donc l'émotion indescriptible qui s'empara d'elle.

Après une minute d'un silence anxieux, que le Caboulot respecta, Louise reprit, d'une voix tremblante:

" Ainsi, tu l'as vu?

-Comme je te vois. -Et tu lui as parlé?

-Il y a deux mois que je lui parle tous les jours, sans le connaître.

—Il est donc bien changé?

—Ah! pour ça, c'est plus que je ne puis dire: j'étais si jeune quand il venait chez nous, là-bas, que je n'ai guère fait attention à ses traits. Tout ce que je sais, c'est qu'il a beaucoup vieilli et que je ne l'aurais certes pas reconnu, sans l'histoire qu'il nous a contée.

—Quelle histoire?"

Le Caboulot hésitait. "Dis, insista Louise.

-A quoi bon?

veux tout savoir.

-Ce serait rouvrir inutilement une plaie maintenant fermée.'

La jeune fille s'approcha de son frère, puis lui prenant les mains:
"Mon cher enfant, dit-elle gravement, tu te

trompes: la blessure dont tu parles saigne tou-

Le Caboulot la regarda avec surprise et douleur. "Quoi! fit-il, tu aimerais encore cet homme? -Eh bien! oui, je l'aime! répondit Louise

avec explosion. Même après ce qu'il a fait?

—Surtout après ce qu'il a fait, repartit avec force la jeune fille. S'il n'eût pas souffert à cause de moi, peut-être l'aurais-je oublié à jamais!...

Le Caboulot paraissait ahuri. Il regardait sa sœur avec des yeux hagards. Tout à coup, un souvenir lui traversa la

tête, et il lui fut impossible de se contenir plus

''Eh bien! ma sœur, s'écria-t-il, aime-le si tu veux, mais ce n'en est pas moins un fier misérable.

-Un misérable?

—Oui, oui, un misérable, un gredin, un gi-bier de potence, tout ce que tu voudras!" gla-pit le Caboulot exaspéré.

Et, comme Louise paraissait altérée, l'enfant

reprit doucement:
"Vois-tu, ma chère sœur, je lui aurais peutêtre pardonné le mal qu'il t'a fait, s'il eût montré du repentir... mais, loin de là, le brigand cherche à faire d'autres victimes, et, pis plus tard que la nuit dernière, Gustave nous racontait.

-Gustave? interrompit Louise avec stupeur.

-Oui, Gustave. -Gustave Lenoir?

-Eh! tonnerre d'une pipe, quel autre Gus-

tave veux-tu que ce soit ?..."

Et le Caboulot regarda sa sœur avec des yeux tout écarquillés.

Louise respira.

"Quel est donc celui que tu appelles misérable et qui cherche encore à faire des victimes? demanda-t-elle, la gorge serrée.

—Eh! je te le dis depuis une heure, gronda le Caboulot : cette bête féroce, qui mord et dé-chire ceux qui lui font du bien, c'est Lapierre! -Lapierre! exclama la jeune fille, serait-il

donc à Québec, lui aussi? —Il n'y est que trop, le brigand... Plût au ciel qu'il fût encore à canailler aux Etats-Unis, puisque ma pauvre sœur a la coupable faiblesse

d'aimer un monstre semblable! -Mais ce n'est pas lui que j'aime! se récria

vivement Louise.

—Vrai?... Ah!.. Mais qui donc aimes-tu, alors?... Dis vite, petite sœur... Oh! si c'é-

Oui, c'est lui... c'est Gustave! Tu aurais dû le comprendre de suite.'

Le Caboulot ne répondit pas. Il sauta au cou de sa sœur et la couvrit de baisers.

Il avait la pensée tellement occupée de La-pierre, depuis le matin, qu'il avait cru que Louise voulait faire allusion à ce dernier, en par-

lant de blessure encore saignante.

De la le quiproquo et l'indignation en pure perte de notre bouillant ami le Caboulot Rassuré tout à fait, le petit étudiant devint

calme et reprit : "Ah! Louise, tu m'as fait une fière peur, et la bile m'en a frémi dans sa vésicule!

—Mon cher Georges, il n'y a rien à craindre de ce côté-là, répondit la jeune fille. Je mé-prise ce Lapierre depuis le jour où j'ai appris sa lâche conduite dans la terrible nuit du duel. —Il n'en fallait pas plus, assurément... Mais combien tu le mépriserais davantage, si tu avais

entendu Després... pardon, Gustave...
—Pourquoi dis-tu Després ?

—C'est le nom que porte Gustave depuis... depuis qu'il a été au pénitensier. —C'est juste, murmura Louise.

. Il ne veut plus porter un nom qui lui rappelle tant d'amers souvenirs. -En effet, ma sœur... Je disais donc que si tu avais entendu Gustave, la nuit dernière, nous raconter toutes les infamies de ce brigand de

Lapierre, taut au Canada qu'aux Etats-Unis, ce ne serait plus du mépris que tu éprouverais pour lui, mais de l'indignation et du dégoût. -Qu'a-t-il donc fait, mon Dieu ? s'écria Louise... Voyons, mon cher Georges, racontemoi tout cela minutieusement et n'oublie rien, surtout, de ce qui concerne ce pauvre Gustave... J'ai été bien coupable envers lui, et s'il était en mon pouvoir d'adoucir un peu l'amertume de

ses souvenirs, je le ferais au prix des plus grands sacrifices. —Tu sauras tout, Louise. Je ne te cacherai pas un mot, car, moi aussi, je veux t'aider à ramener l'espérance et le pardon dans le cœur de mon pauvre ami Gustave."

Et le Caboulot fit à sa sœur le récit détaillé

de tout ce qu'avaient révélé, la nuit précédente, Champfort et Després. Il n'omit pas l'engage-ment solennel pris par le Roi des Étudiants de démasquer Lapierre et de venger d'un seul coup toutes les dupes de ce chenapan.

Puis, lorsqu'il eut terminé:
"Ma sœur, dit-il, nous avons notre coup d'épaule à donner dans cette œuvre solennelle de justice rétributive... J'ai compté sur toi :

me suis-je trompé?

—Mon frère, répondit gravement Louise,
Dieu défend la vengeance, mais il ordonne la
charité. Or, c'est de la charité que d'empêcher
une malheureuse jeune fille d'être sacrifiée à un
monetre porcil

monstre pareil. 'Je ferai mon devoir : je vous aiderai! -Merci, ma sœur, répondit le Caboulot. cette condition, Gustave pardonnera peut-être! -Que Dieu le

fille. Le Caboulot se leva.

Sa figure rayonnait.
"A l'œuvre, maintenant! dit-il. Le citoyen Lapierre n'a qu'à se bien tenir."

Le frère et la sœur se séparèrent. Six heures sonnaient à l'horloge de la cuisine et le père Gaboury rentrait.

VINCESLAS-EUGÈNE DICK.

(A continuer.)

-Le gouvernement de la Norvège, par l'entremise de M. le consul A. Schwartz, a donné une magnifique série de cartes hydrographiques à la bibliothèque du Parlement de Québec.